

Nouvelles remarques sur *Nouvelles remarques sur le passage à l'acte*

Tout d'abord, merci de votre amicale invitation qui m'importe, car il me tient beaucoup à cœur de partager une question que je dirais mienne presque « de toujours », pour le moins depuis l'enfance ou d'avant même ma naissance, à savoir celle de la folie. Je la localise ainsi, et peut-être aura-t-elle votre assentiment, quand bien même la folie vous touche, *professionnellement*, par le truchement de l'exercice analytique ou de la pratique psychiatrique. Vous le savez, Freud tout d'abord, puis Michel Foucault et Jacques Lacan se sont écartés de ce biais médical, notamment Foucault, qui citait Pascal dans son *Histoire de la folie à l'âge classique* :

Les hommes sont si nécessairement fous que ce serait être fou par un autre tour de folie que de n'être point fou.

Qui aura lu cet ouvrage tout simplement décisif y aura appris que, par cet « autre tour de folie », Foucault désignait la psychiatrie naissante où, remarquerais-je, avec Pinel comme plus tard avec Henri Ey¹, le mot liberté se trouve comme impliqué dans celui d'aliénisme, ce que l'on pourrait écrire $S_1 \rightarrow S_2$. Lacan a, lui aussi, refusé la distinction fou / non-fou, il n'y a pas, chez lui, ces deux côtés, ce mur, cet enfermement de certains, cette *contention* qui prétend se justifier comme *contenance* discriminant les gens sains d'esprit et les autres, EUX, les malades mentaux ; il n'y a pas NOUS et... EUX. Notamment, lorsque la mode était aux « psychopathes » (comme aujourd'hui aux « pervers narcissiques », aux « autistes » et, avant-hier, aux « neurasthéniques », autant d'entités construites, imaginaires), il disait, en prenant appui sur la forgerie du terme « psychopathe » : « Comment ne s'aperçoit-on pas que tout un chacun souffre d'avoir une âme ? » (je cite de mémoire). Vient ici « âme » pour « psycho », comme déjà chez Kraepelin, qui usait du terme *Seelenstörungen*, « dérangement de l'âme », et non pas « psychose ». Lacan remarquait aussi que si un psychotique est habité par des « paroles imposées » cela concerne tout un chacun : « Comment est-ce que nous ne sentons pas, tous, que les paroles dont nous dépendons nous sont, en quelque sorte, imposées ? »

¹ J'en ai aussi fait cas, au titre d'un énoncé en position d'axiome (*La Scène lacanienne et son cercle magique*, Paris, Epel, 2017).

D'un paraprêtre présentant un délire cosmologique, il disait : « Ben oui, c'est un type comme moi, un dogmatique. » Un autodiagnostic ?

D'autres références lacaniennes pourraient conduire à une conclusion opposée. Lacan n'a cessé de prendre appui sur le ternaire nosographique névrose / perversion / psychose². Cependant, l'usage de ce registre psychiatrico-psychanalytique fut, chez lui, l'objet de trébuchements qui, à mon avis, signalaient son malaise à cet endroit. On se souvient d'une malheureuse présentation de malade où il fit rire son public aux dépens d'un transsexuel – ce qui, sur-le-hamp, m'horrifia, d'autant que, à ma connaissance, le cas fut unique où, lors de sa présentation, on se moqua du malade en sa présence et à ses dépens (la « deuxième personne » du mot d'esprit selon Freud). Lacan s'est aussi planté à propos d'Artaud en disant, tout comme si son savoir lui permettait de prévoir l'avenir : « Ce type n'écrira plus jamais », ce qui s'est avéré tout simplement faux. Comme d'autres souvent, il a flotté dans ses diagnostics : Marguerite Anzieu, d'abord présentée comme une « paranoïa d'auto-punition », a, longtemps après, été vue comme une érotomane – ce qui n'était pas plus vrai. Il n'y a rien là d'exceptionnel : ledit « homme aux Loups » de combien de diagnostics a-t-il été affublé par les psychanalystes (ceux qui l'ont reçu, ceux, nombreux, qui ont commenté son cas) ? Freud le voit comme un névrosé, Ruth Mac Brunswick en fait un paranoïaque, Lacan un psychotique, mais abandonne cet épingleage, Leclaire parle d'un « épisode psychotique ». Bref, ces flottements et d'autres semblables donnent à penser que cette manière de traiter le malade comme différent de soi mettait Jacques Lacan mal à l'aise. J'en déduis qu'elle peut sans dommages (et même *bien au contraire*) être délaissée, tout au moins dans le champ freudien comme, de même, peut être délaissée la psychopathologie – dont je néglige, en l'écartant, qu'elle a pu s'opposer à la nosographie, se proposer comme un autre et nouveau paradigme pour la psychiatrie (Lanteri-Laura). Certes, Freud a usé du terme « psychopathologie » en titre d'un ouvrage dont on ne saurait sous-estimer la portée novatrice. On remarque cependant qu'il y a un abîme entre la manière dont Freud cerne ce terme en l'appliquant à des gens qui ne sont justement pas reconnus comme des malades mentaux (à leur « vie quotidienne ») et celle de Marie-Claude Lambotte dans *Le Discours mélancolique : de la phénoménologie à la métapsychologie*. Hormis l'équivoque sur « psychopathologie » l'un et l'autre ouvrage n'ont strictement rien en commun.

² Voir ma critique dans « Perturbation dans pernépsy », *Littoral*, n° 26, novembre. 1988, p. 63-86.

On ne saurait ici oublier qu'en arrière-fond, ainsi que l'a noté Georges Lantéri-Laura³, trois paradigmes se sont succédé dans l'histoire de la psychiatrie, non, d'ailleurs, sans parfois se chevaucher⁴ : celui de l'*aliénation mentale*, de Pinel à Falret⁵ ; celui des *maladies mentales*, au moment où Falret (mitan du XIX^e) met en avant leur pluralité en refusant l'unité pinélienne de l'aliénation mentale ; celui des *structures psychopathologiques*, lancé à Genève en 1926 lors de la XXX^e session du Congrès des médecins aliénistes où Bleuler présentait sa conception du groupe des schizophrénies – un troisième paradigme dont, selon Lantéri-Laura, la mort d'Henri Ey, en 1977, a signé le début de la fin. Il y a vingt ans, Lanteri-Laura ajoutait :

Sauf abus de connaissance, nous ne savons rien de ce que pourrait être le paradigme de la psychiatrie depuis le dernier quart de notre XX^e siècle. Après tout, nous dirions volontiers : tant pis pour nous⁶.

L'adoption, partout dans le monde, du paradigme statistique nord-américain vérifie un mot de De Gaulle : « Le pouvoir ne se prend pas, il se ramasse. » On en est là... côté psychiatres, habitants d'un désert qu'est aisément venu investir ce nouveau paradigme statistique et, maintenant, les neurosciences, qui cherchent dans le cerveau un équivalent de ce que cherchait Gall et avec lui la pensée phrénologique : la bosse du crime, ou de la folie⁷. Et la psychanalyse, avec son pas de côté à l'endroit de la psychiatrie ? Si elle récuse l'ultime paradigme statistique, elle est bien moins au clair avec les trois précédents, participant peu ou prou de chacun d'eux. Ainsi s'avère-t-elle pinélienne chaque fois qu'elle s'emploie à produire une version unitaire de la folie, car y invite sa conception d'un « appareil psychique » (Freud) ou d'une « structure du sujet » (Lacan). Il n'y a ni deux appareils psychiques chez Freud, ni, chez Lacan, deux

³ Georges Lantéri-Laura, *Essai sur les paradigmes de la psychiatrie moderne*, Paris, Éd. du Temps, 1998, p. 53. Je dois le rappel de cette référence à Guy Casadamont qui la mentionne dans un ouvrage en préparation sur Violette Nozière.

⁴ Ainsi Thierry Hausten et Jérémie Sinzelle écrivent-ils, dans leur précieuse présentation « Emil Kraepelin » : « Au milieu du XX^e siècle, le modèle kraepelinien d'entité clinique "catégorielle" est remis en cause. Un abord unitaire des troubles mentaux tend alors à s'imposer, conjointement à la critique des institutions de soins et du concept de maladie en psychiatrie. Puis une réhabilitation du modèle "médical" se fait jour aux États-Unis sous la bannière de Kraepelin, contemporain de l'expansion de la psychiatrie biologique » (je dois à Patrick Landman d'avoir eu accès à cet article).

⁵ « Que fait-on [...] en soutenant la doctrine de la monomanie ? » fait observer Falret. Il répond : « On rend impossible toute ligne de démarcation rigoureuse entre la passion et la folie. » (Cité par Marc Renneville, *Crime et folie. Deux siècles d'enquêtes médicales et judiciaires*, Paris, Fayard, 2003). Morel lui aussi rejette la doctrine des monomanies, une « entité factice ». Place était ainsi dégagée pour sa doctrine de la dégénérescence qu'un certain Sigmund Freud allait récuser.

⁶ G. Lantéri-Laura, *Essai sur les paradigmes...*, *op. cit.*, p. 22.

⁷ Marc Renneville, *Crime et folie. Deux siècles d'enquêtes médicales et judiciaires*, Paris, Fayard, 2003. Très riche en données, cet ouvrage parcourt l'histoire de la psychiatrie en l'envisageant dans ses rapports au judiciaire.

structures du sujet. La psychanalyse est aussi faltrétienne lorsqu'elle se règle sur le ternaire clinique névrose / psychose / perversion. Elle participe du troisième paradigme lorsqu'elle dévide un discours psychopathologisant.

√

Vues après la publication de ces *Nouvelles remarques sur le passage à l'acte*, je crois pouvoir vous dire que l'ouvrage a ouvert une *zone* (un terme cher aux zadistes, à Mayette Viltard et à Patricia Janody) où pouvait s'inscrire une inédite version du passage à l'acte. L'ouvrage fut écrit dans une étroite dépendance *théorique* à l'endroit de Lacan et *clinique* à l'endroit de la récente trouvaille de Fethi Benslama, celle du « saut épique ».

Dégager une zone qui offre son lieu à une nouvelle problématisation du passage à l'acte réclamait quelques coups d'épaule, un peu comme on se fraye un chemin au sein d'une foule compacte. Il a fallu pousser sur le bas-côté un certain nombre de propos tenus sur le passage à l'acte, venus de trois horizons différents.

I Les lacaniens, tout d'abord, et même d'anciens camarades. Ceux que je critique dans l'ouvrage ont tout carrément éliminé le passage à l'acte, l'ont résorbé dans une version de l'acte qu'ils affirment avoir reçue de Lacan. Ils ont intitulé le rassemblement de leurs travaux : « Passer à l'acte », une claire allusion au passage à l'acte. Toutefois et l'air de rien, cette formule écarte le passage à l'acte, car qui passe à l'acte ne se propose justement pas, comme eux, de « passer à l'acte ». Curieusement, alors que Lacan a mené bataille contre les psychanalystes de l'Internationale psychanalytique (l'IPA, sigle que Laurie Laufer lit : « Industrie Psychanalytique Actuelle »), ils disent, au final, la même chose qu'une psychanalyste de l'IPA dont je discute aussi le travail. Ils le font en noyant le passage à l'acte dans une pensée molle de l'acte, tandis qu'elle, l'analyste de l'IPA, montre, sans s'en rendre compte, que l'ensemble des règles déontologiques et de pratiques que l'on se donne dans son groupe n'a d'autre fin que d'éviter *à tout prix* le passage à l'acte, surtout celui du psychanalyste. « Éviter » est proche d'« inviter » « Éviter » invite, s'il est vrai qu'un départ sur la base d'un « Plus jamais ça » (de coucheries) vire souvent en un « Plus que jamais ça » (Lacan). Les lacaniens susdits, eux, évitent le passage à l'acte en le faisant disparaître de leur champ. On chercherait en vain dans leurs travaux une analyse de ces passages à l'acte qui ont pourtant bel et bien occupé Lacan : ceux des sœurs Papin, de Marguerite Anzieu, de la « Jeune Homosexuelle ». Il reste à apprécier s'il s'agissait bien

là, comme il le disait, de passages à l'acte. Aucune mention non plus, dans leurs travaux, des passages à l'acte d'Iris Cabezudo ou de l'instituteur Wagner – dont on devrait, au demeurant, se demander, là aussi, s'il ne s'agit pas bien plutôt de sauts épiques. En revanche, l'ouvrage de Carlos Bousoffo *Les Quatre Crimes de Ricardo Melogno*, qui paraît actuellement aux éditions Epel, fait clairement état d'autant de passages à l'acte étrangement identiques. C'est un romancier qui s'entretient avec le criminel et qui, n'ayant d'autre intention que celle de parler avec lui en vue d'une publication, en obtient bien autre chose que ce que lui ferait dire un thérapeute.

Avec ce livre, je propose d'instaurer un autre et différent rapport au passage à l'acte, moins craintif ou timoré, ni même paradoxalement incitatif, de ne plus le considérer comme étant la chose à éviter avant tout, la pire qui soit. Car il règne une *hantise* du passage à l'acte⁸ qui, notamment, fait oublier que *si la folie est une « maladie de la liberté » (Henri Ey), c'est en s'adressant au fou, non pas comme à un aliéné mais comme à un être libre, que l'on pourra l'aider à s'apercevoir qu'il exerce sa liberté au sein même de sa folie*. Cette hantise empêche de voir un passage à l'acte dans des gestes jugés mineurs (par exemple : casser une pile d'assiettes, brûler des journaux [Claire Lannes] ou sortir d'une pièce en claquant la porte), car la première manifestation à laquelle on pense à la seule évocation du syntagme « passage à l'acte » est le meurtre ou le suicide. Cette hantise est l'un des signes d'un rapport timoré à la mort. Philippe Ariès le premier, a établi que, depuis l'hécatombe de 1914-1918, l'Occident se détourne de la mort, s'empêche toute problématisation et a ainsi rendu la mort sauvage ou, comme je le dis, « sèche⁹ » ; il ne reste plus aucun moyen quelque peu soutenu de l'appivoiser, de *faire avec*, pour autant que cela soit envisageable, si elle est, ainsi que la voulut Lacan, « le maître absolu ». Et cette sécheresse se retrouve dans l'évitement si généralisé du passage à l'acte.

S'il est vrai que la hantise n'est pas bonne conseillère, on conviendra que cet évitement de la mort (ce refus de la pulsion de mort, un refus auquel Lacan a voulu mettre un terme en la liant au symbolique) pose un problème au praticien, sans même qu'il le sache. Il rigidifie sa position ; il ne lui rend pas les coudées franches ; il ne le laisse pas libre de ses interventions. Cette liberté, il ne la trouvera qu'en étant quelque peu averti de ce qui s'est appelé depuis des lustres (la Bible, l'Inde ancienne) « l'entre-

⁸ On pourra à cet égard visionner le débat proposé par Patrick Landman : « Les médicaments psychotropes sont-ils le remède à la souffrance psychique ? » <https://youtu.be/o6SUa6ubegI>

deux-morts¹⁰ », qui est, excusez du peu, *l'espace même où se tient la folie*. Un suicide, un meurtre restent inaccessibles si l'on partage le préjugé commun selon lequel, pour tout un chacun, la vie est la chose la plus précieuse qui soit. Les suicides, si nombreux aujourd'hui en Occident, dit-on, offrent *la preuve* qu'il n'en va pas ainsi.

II Il fallait aussi écarter l'idée commune du passage à l'acte telle que la véhiculent les médias, ouvrant leurs colonnes à des experts, sociologues, psychiatres ou psychanalystes. Un meurtre djihadiste n'est pas un passage à l'acte, comme ils ne cessent de le dire et l'écrire. Pour quelle raison ? Parce qu'il *s'inscrit dans un récit* qui, justement, fait avec l'entre-deux-morts, un lieu au-delà de la mort physique. En cela, il diffère du crime des sœurs Papin qui reste à jamais sans explication, au point que la littérature, le cinéma et théâtre ont très tôt pris le relais des vives discussions psychiatriques auxquelles ce passage à l'acte si violent a d'emblée donné lieu sans que jamais personne ait eu le dernier mot.

L'appui pris ou non sur un récit *discrimine* le passage à l'acte et le saut épique qui, lui, tel l'acte djihadiste, sait et annonce parfois ce qui le motive, est réalisé en connaissance de cause, quand bien même ce n'est pas *en toute connaissance de cause*.

III Il fallait aussi écarter certains propos de Lacan qui donnaient à entendre que quelque chose, un mot parfois, une phrase, une parole se manifesterait dans l'acte au lieu d'être dit ou dite. Exemple, à cet égard, lui est apparu ledit¹¹ « passage à l'acte » de la « Jeune Homosexuelle » de Freud, à savoir Margareth Csonka. Selon la première présentation qu'il en fit, son passage à l'acte aurait figuré un accouchement, en jouant sur les deux significations de signifiant *niederkommen* (« laisser tomber » et « accoucher ») – ce qu'elle aurait fait en se jetant par-dessus le parapet d'un pont enjambant une voie ferrée ; « accoucher » serait ce que le passage à l'acte aurait voulu signifier. Cette parole *supposée* (par Lacan, s'appuyant sur Freud) serait *passée à l'acte* ou, mieux, *dans* l'acte : « Moi aussi, comme ma mère aujourd'hui enceinte, je souhaite accoucher d'un enfant de mon père. » De telles prétendues interprétations me font m'esclaffer. Pourquoi ne l'aurait-elle pas tout simplement dite, cette parole, elle si libre, au point d'aimer, à quatorze ans et au grand dam de sa famille, une prostituée

⁹ *Érotique du deuil au temps de la mort sèche*, Paris, Epel, 1997. La crémation sèche les corps.

¹⁰ Voir mon article « Folie, première et seconde mort », *L'Évolution psychiatrique*, vol. 81, n° 1, janvier-mars 2016.

¹¹ « Ledit » car j'ai montré qu'il ne s'agissait pas d'un passage à l'acte dans *Ombre de ton chien. Discours psychanalytique, discours lesbien* (Paris, Epel, 2004).

nobiliaire¹² ? On ne le sait pas ! Toutefois, on aborde usuellement le passage à l'acte muni d'une telle théorie « psychanalytique » qui suppose que le passage à l'acte est porteur d'un dire qui ne parvient pas à se formuler en paroles. Cette théorie n'est, à l'examiner, rien d'autre qu'un préjugé conforté par le Lacan des années 1950. Qui plus est, ce préjugé ouvrirait largement la porte à un espoir mis dans la parole, ce que l'on pourra envisager comme proprement désespérant – s'il reste vrai que l'espoir est une voie royale ouverte au suicide¹³.



Une zone fut ainsi déblayée pour qu'y prenne place une nouvelle conception du passage à l'acte qui prit ses marques dans une expérience tout à la fois commune et banale. Thomas Diet, le skieur de *free style* présenté en couverture qui saute une vertigineuse paroi rocheuse, la formulait d'un mot, sa devise : « Réfléchir, c'est capituler. » C'est vrai dans d'autres sports et bien ailleurs... Si je pense, au moment de renvoyer une balle sur un court de tennis : « Où donc vais-je la retourner, sur le coup droit ou le revers de mon adversaire ? », à tout coup elle échouera dans le filet. Il en va de même, quelle que soit la décision que l'on s'apprête à mettre en œuvre.

À l'époque où nous allions en grappe nous allonger sur le divan de Lacan¹⁴, un copain nous racontait qu'il passait ses séances à se demander quel prénom il allait choisir pour sa fille sur le point de naître. Chaque fois qu'il pensait à un prénom, il découvrait en séance toutes les horreurs qu'il s'apprêtait à lui imposer. Il y renonçait donc, et j'ignore comment son problème a pu être résolu. Il se pourrait que, grâce à l'analyse, cette fille n'ait jamais reçu de prénom. Penser, analyser à *sa façon*, c'est-à-dire *en tant qu'être pensant*, l'inhibait.

En Amérique latine, les Argentins sont l'objet de bons mots un peu comme les Belges en France, mais pour des raisons opposées : trop d'intelligence, de bagout, de

¹² Ines Rieder, Diana Voigt, *Homosexuelle chez Freud, lesbienne dans le siècle*, trad. de l'allemand par Thomas Gindele, Paris, Epel, 2003.

¹³ Dominique Simonet assiste régulièrement à ce qui a lieu dans les tribunaux et en rend compte dans *Le Canard enchaîné*, mettant ainsi ses pas dans ceux d'André Gide. Le 27 novembre 2019, son papier a choisi pour titre un propos d'un certain Adrien, vingt-neuf ans, jugé aux assises de Reims pour avoir tué un certain Gaëtan, même âge. Deux coups de fusil de chasse au travers d'une porte vitrée. On attend des motifs, des explications. « J'ai tiré dans la porte parce que j'ai tiré dans la porte. » Son petit frère l'avait appelé à l'aide. « Et pour ça vous êtes capable d'aller jusqu'à l'homicide ? » lui demande-t-on. Je ne rapporte ici cette affaire que pour sa réponse (à méditer) : « Non, c'est *le déroulé* [je souligne] qui a fait que je suis là. »

culot. Ainsi sont-ils vus par leurs copains latinos¹⁵. La femme d'un ami vivant à Mexico m'en a raconté un : quand un type embrasse une femme en Argentine, me dit-elle amusée, la femme, l'interrompant d'un geste de la main, le repousse en disant : « Attends, je dois d'abord y penser ». *Espero, tengo que pensar*. Une Mexicaine, me racontait cette Mexicaine, réagit autrement, d'une façon qui se dirait en langage moderne : « Cool, super, continue ! Que c'est bon ! », *Que bueno... sigue...*

Penser inhibe l'acte, il n'est que de songer au symptôme obsessionnel pour n'en point douter¹⁶. Cela, Lacan l'a scellé en une formule qui démembrait le cogito cartésien et qui, à sa façon, dit la même chose que la devise de mon ami champion de *freestyle* : « Là où je pense, je ne suis pas, là où je suis je ne pense pas. » L'analyste n'invite pas l'analysant à dire ce qu'il pense, mais ce qui lui vient à l'esprit... On en conviendra, c'est très différent : d'un côté, une maîtrise (croit-on, en fait une bandaison.), de l'autre un lâcher prise. Quelqu'un qui commence une phrase par « je pense que... », vous pouvez être sûr qu'il est ailleurs que dans ce qu'il vous dit. Reconnaissez-vous une déclaration d'amour si quelqu'un ou quelqu'une vous disait : « Je pense que je t'aime » ? Non, vous le ou la laisseriez à ses pensées. « L'amour ne pense pas, effet de narcissisme », notait Lacan¹⁷.

√

J'ai donc revisité sur cette base la question du passage à l'acte de la seule façon que je crois conforme à la méthode analytique, à savoir l'étude minutieuse, ample *et détaillée* de cas, et non pas la trompeuse vignette clinique. Lacan loua Freud d'avoir publié quelques cas de façon telle qu'en se fondant sur le matériel dont Freud avait fait état, on pouvait produire une autre et différente interprétation que la freudienne. J'accueille ce critère comme décisif. Le cas, tel le rêve, présente un si dense réseau de données chiffrées qu'il *contraint* son analyse à ne pas s'égarer dans d'intempestives

¹⁴ Précision : nous n'étions pas cinq ou six allongés en même temps sur le divan de Lacan. Nous revenions d'un lointain CMPP de banlieue entassés dans une même voiture et nous présentions en même temps à la porte de son consultoire

¹⁵ Ce que manifeste un bon mot très connu : « Comment se suicide un Argentin ? » Réponse : « Il monte par-dessus son moi et se jette. »

¹⁶ Exemple typique (rapporté par Freud ?) : un automobiliste évite un caillou sur une route. Il s'arrête bientôt en pensant qu'il devrait l'enlever de ce lieu, de ce trajet, car il pouvait, là, provoquer un accident. Il libère la route, revient à sa voiture et pense alors que son geste est susceptible de favoriser un accident, car un automobiliste pressé ne serait plus contraint par le caillou de modérer son excessive vitesse. Il sort une seconde fois de sa voiture et remet ce caillou sur la route. *And so on...*

¹⁷ Jacques Lacan, *La Logique du fantasme*, 25 janvier 1967.

considérations, à le commenter. Commenter un rêve n'est pas l'interpréter – quand bien même celui qui le commente est, qu'il le veuille ou non, en train d'associer.

Un chapitre de l'ouvrage est ainsi consacré au meurtre de sa femme par Louis Althusser qui, à l'époque et après, a fait un certain bruit dans le Landerneau. Un autre chapitre à l'héroïne de *L'Amante anglaise* (roman de Marguerite Duras). Claire Lannes a tué puis découpé en morceaux le corps de la nièce de l'homme avec lequel elle vit sans l'aimer. Tout spécialement, l'analyse de ce dernier geste, si violent, a laissé paraître une combinaison d'un passage à l'acte et d'un saut épique, lequel s'est révélé être une manière de deuil. « Travail de deuil », dit-on après Freud. Non, le deuil n'est pas un travail, ni l'amour. « Travail d'amour » : Alain Badiou a lâché cette expression bien faite, selon lui, pour prolonger une relation amoureuse dévitalisée, quand les deux partenaires commencent à s'ennuyer (mot faible) l'un avec l'autre. Le deuil et l'amour relèvent de l'acte. Se séparer aussi, pour lequel Lacan a inventé le concept de « séparation », dont presque tout le monde se fiche. Le deuil est désormais freudiennement pensé dans les mêmes coordonnées mal ajustées que l'est le passage à l'acte¹⁸.

Dans la folie aussi, un deuil tente de s'effectuer, de même que dans les analyses. Depuis 14-18, tout endeuillé invente une manière singulière de deuil. Un saut épique violent, tel celui de Claire Lannes, peut ainsi valoir et être reçu comme une modalité de deuil – la sienne. Encore convient-il de le distinguer du passage à l'acte et c'est ce que cet ouvrage met au jour à travers ces deux meurtres.

√

Toutefois, il me semble ici même opportun, avec vous qui lisez *L'Acte psychanalytique*, de rappeler un trait qui, dans ces *Nouvelles remarques sur le passage à l'acte*, est une pointe adressée tout spécialement à l'analyste pris dans le plus effectif de sa pratique. Il s'agit d'un concept qui pourrait être reçu comme tératologique, tant il reste vrai que l'on a du mal à concevoir ce qu'a introduit Lacan en parlant d'un « passage à l'acte éclairé » ou encore « averti ». Ce curieux passage à l'acte consisterait pour l'analyste à ne point penser, car « c'est à ne pas penser qu'il opère¹⁹ » est-il précisé – pas moins ! Je puis d'ailleurs en témoigner : durant mes années d'analyse avec lui, Lacan ne m'a jamais fait part d'une pensée qu'il aurait eue me concernant. Et c'était

¹⁸ Je m'en suis expliqué dans *Érotique du deuil au temps de la mort sèche* (Paris, Epel, 1997).

tant mieux... tant mieux pour moi, mais aussi... pour lui. J'ai fait mon analyse tout seul avec lui²⁰ – ce « tout seul » que porte l'espagnol où l'on dit : « *Je me suis analysé avec...* » et non pas, comme en français : « J'ai été, ou je suis en analyse avec... » Un tel « tout seul » est aussi ce qu'oppose parfois un enfant à l'adulte s'apprêtant à l'aider dans la tâche qu'il s'est donnée (par exemple enfourcher pour la toute première fois un vélo) : « NON, tout seul ! » réplique l'enfant en écartant d'un geste l'adulte, ce que ce dernier accepte, si toutefois il réalise à quel point cette décision de l'enfant est sérieuse, voire subjectivement vitale. Loin de contrevenir à l'amour, laisser l'autre, l'aimé être seul (dans certaines circonstances) peut valoir comme un geste d'amour²¹.

Selon ce fil du « passage à l'acte éclairé », Lacan fut amené à définir l'analyse en tant que « pratique qui s'est trouvée par hasard ouvrir un mode complètement différent d'acte entre les humains²² ».

On est à mille lieues de la pensée. Que deviendrait l'entité dite « schizophrénie » si l'on renonçait à la voir, avec Bleuler, comme un « trouble de *la pensée* » L'exemple qu'il donne d'un tel « trouble » est croquignolesque. Il demande à un patient reconnu par lui schizophrène : « Où l'Égypte se trouve-t-elle ? » et reçoit en réponse : « Entre l'Assyrie et l'État du Congo. » Il commente :

Déjà le fait d'associer dans sa pensée l'un des plus vieux États de monde à l'un des plus modernes n'est possible que lorsque la notion de temps, qui chez l'homme normal ne manque jamais de jouer son rôle dans l'inconscient [y aurait-il des « notions » dans l'inconscient ?], a été négligée par le malade. Mais de les rapprocher de la notion [encore !] d'Égypte est encore plus bizarre du point de vue géographique. L'idée la plus à portée comme « Nord-Est de l'Afrique » ne surgit pas chez le malade, mais par contre celle d'un pays appartenant à un autre continent et dont la frontière ne touche pas même celle de l'Égypte, et ensuite celle d'un autre pays qui n'est qu'indirectement en rapport avec l'Égypte par l'intermédiaire du Soudan. Et pourtant la réponse du malade prouvait qu'il connaissait bien la situation géographique de l'Égypte²³.

On est très heureux d'apprendre ici qu'Eugen Bleuler connaissant bien sa géographie de l'Afrique. Outre une « notion de temps » et d'espace jugées malades, Bleuler voit, tout juste après avoir recueilli cette réponse « fautive », un « trouble des associations », un « relâchement des associations » (des associations *d'idées* donc), un relâchement qui est censé rendre anormale la pensée, jugée à l'aune de celle du

¹⁹ Jacques Lacan, « Résumé du séminaire *L'Acte psychanalytique* », 1967-1968. Ce propos fut écrit.

²⁰ Jean-Luc Godard a filmé une séquence où, au café, un couple discute. La jeune femme met son partenaire au parfum : « Je ne compte pas sur toi, lui dit-elle, je compte avec toi. »

²¹ Je m'en suis expliqué dans *L'Amour Lacan*, Paris, Epel, 2009.

²² La citation plus développée se trouve page 125 de ces *Nouvelles remarques sur le passage à l'acte*.

²³ Eugen Bleuler, « La Schizophrénie », rapport de psychiatrie lors de la XXX^e session du congrès des aliénistes et neurologistes de France et des pays de langue française, 2-7 août 1926 (Paris, Masson en C^{ie} Éd., 1926).

psychiatre, ou bien de « notions ». « Association » n'a pas ici la même signification que chez Freud, pour lequel n'importe quel autre terme peut être associé à un terme, où tout est bon, où il n'y a pas de bonne réponse qui serait attendue, comme on vient de voir qu'elle le fut par Bleuler²⁴. On voit ici clairement quelle était la position normative et peu avenante à l'endroit du patient de celui qui, pour la toute première fois, fit état de l'autisme.

Y a-t-il bien dans l'inconscient la *notion*, voire le concept, de père, de mère, d'enfant, ou toute autre à laquelle on peut songer ? On est tout doucement amené à l'admettre dès lors que l'on considère, avec Freud, que s'y trouvent des « pensées inconscientes ».

Faire en sorte que se taise la / sa pensée, qu'elle ne l'encombre plus, voilà ce dont il s'agirait pour l'analyste, son *ascèse opérante*, c'est-dire produisant un certain effet sur l'analysant. On dispose d'un contre-exemple. Un ouvrage de Serge Leclaire (paix à son âme) a eu, à l'époque, un certain succès éditorial, notamment parce qu'il fut publié dans une collection dirigée par Lacan et pour la raison qu'il s'ouvrait sur une page où Leclaire écrivit ce que pensait un analyste (lui, donc) pendant qu'il écoutait quelqu'un²⁵. En outre, la qualité littéraire de cette page ne laisse place à aucun doute. En ouverture de ce *Psychanalyser. Essai sur l'ordre de l'inconscient et la pratique de la lettre*²⁶, Leclaire, carrément, dévoilait un secret et le disait – tel un prestidigitateur qui embrouille son public en lui annonçant qu'il va lui révéler le secret de son tour afin de mieux le préparer au tour suivant et, déjà, de réaliser ce prochain tour. Leclaire :

Profitant du silence qui s'instaure un instant, avant que le patient ne commente sa fantaisie, installons-nous du côté du fauteuil, dans le secret des réflexions du psychanalyste. Il reconnaît là, immédiatement, *sans pouvoir se défendre d'un léger malaise dû à un sentiment de familiarité* [je souligne], un fantasme typiquement obsessionnel ; cela ne fait que le confirmer, une fois de plus, dans son point de vue diagnostique au sujet de ce patient, et *notre* [sic] psychanalyste se laisse aller à songer aux variantes de ce fantasme.

Dans ces pensées, où un psychanalyste en exercice retrouve ses habituelles marques au sein même des propos du « patient », on s'attend alors que survienne Lacan... Et voici bientôt convoqué, par cet analyste pensant, le savoir psychanalytique

²⁴ « Assyrie », était-ce une association si malvenue ? Si « Égypte » évoque les pyramides, les pharaons et autres vieilleries, l'associer à « Assyrie » ne présente rien d'inconvenant.

²⁵ Ce procédé de Leclaire a été repris comme modèle dans un récent ouvrage d'Annie Frank, *Entrelacs* (Paris, Éd. des Crépuscules, 2019) : l'auteur présente un récit de cures page de gauche et, page de droite, ses pensées. Le pli entre ces deux ensembles de pages rend patent l'usage, pages de gauche, d'un métalangage. Contrairement au titre, il n'y a là nul entrelacs.

²⁶ Collection « Le champ freudien », dirigée par Jacques Lacan, Paris, Éd. du Seuil, 1968, p. 9.

lacanien, « le problème de l'indentification », « le travail princeps de J. Lacan sur le Stade du miroir comme formateur de la fonction du Je ».

Eh bien, voici, entre autres, ce que balaie l'invitation de Lacan adressée à l'analyste de ne pas penser et ainsi d'opérer. Mais comment faire en sorte que se taise, que cesse le penser ? L'analyste est silencieux de nombreuses façons. Les pensées de Leclaire lui paraissent éclairer les propos de son patient. En quoi délaisse-t-il alors son lieu et sa fonction d'analyste ? N'est pas ici en jeu leur justesse, leur pertinence à l'endroit de ce que l'analysant a pu dire, mais, plus radicalement, en ceci que ces encombrantes pensées ne se taisent pas, laissant ainsi place à un certain silence qui n'est pas de repli, où la silencieuse présence de l'analyste présentifie l'incomplétude de « l'Autre avec un grand A²⁷ ».

Wittgenstein a su, lui, s'en tenir à un tel silence en disant, à propos de l'éthique, se trouver « devant la porte de la solution sans y voir suffisamment clair pour l'ouvrir ». L'un des hétéronymes de Pessoa a en partage ce geste wittgensteinien ; il observe que « pour être nettement et absolument moral, on doit être un peu stupide. Pour être absolument intellectuel, on doit être un peu immoral²⁸ ». Un peu immoral, ce silence de l'analyste que je tente avec vous d'approcher peut le paraître, lui qui, à première vue, s'abstient du si prisé *care*, lui qui « décharite²⁹ ».

Se maintenir devant une porte sans avoir la possibilité de l'ouvrir alors que l'on souhaite passer de l'autre côté n'est pas chose si aisée, d'autant que l'analysant, lui aussi, souhaite franchir cette porte qui tient un moment en arrêt son parcours analytique et attend de son analyste qu'il lui en offre les moyens. Un Wittgenstein, également parfois un Lacan ont su ne pas se dérober à cette peu avenante épreuve d'un taire, d'un sur-place, devant la porte, alors même que tant de faux-fuyants sont alors possibles – en témoigne le malaise de Leclaire dévoilant son secret. Il suffit de peu, d'avancer alors un savoir qui, quand bien même on soupçonnerait qu'il ne tient guère, donnera, à qui le dit et à qui l'entend l'impression, l'illusion d'un franchissement.

²⁷ Jacques Lacan, *Écrits*, Paris, Éd. du Seuil, 1966, p. 430.

²⁸ Fernando Pessoa, *Livre(s) de l'inquiétude*, trad. du portugais par Marie-Hélène Piwnik, Paris, Bourgeois, p. 233.

²⁹ Dû à Lacan, ce néologisme attendait de prendre corps, ou mieux, chair. Dans *La Scène lacanienne et son cercle magique* (*op. cit.*), c'est à Erri de Luca que je m'en suis remis pour ce faire, jouant une nouvelle fois de cette proximité de la folie et de la littérature si bien reconnue et précisée par Michel Foucault (*Folie, langage, littérature, op. cit.*).

Ce si singulier silence de l'analyste intervient chez l'analysant comme ce qui est susceptible de le diriger vers l'inexistence de l'Autre, ce lieu où ne se trouve pas la solution qu'il en attend, mais une autre, à première vue déceptive, voire traumatique (Lacan). C'est ainsi, à mon avis, qu'opère l'ascèse de l'analyste (de l'analyste sans « psy »³⁰, car le « psy » pense jusqu'à en être bavard). Dans *La Tempête*, Shakespeare dit d'un mot, sans bien sûr savoir qu'il pourrait un beau jour concerner l'analyse, quel effet ce taire de l'analyste produit chez l'analysant : « L'homme qui parle renonce à ses enchantements. » Ce taire qu'avec Lacan je dis être celui de l'analyste laisse place à ce que se réalise ce renoncement qui tient *au seul fait* de parler.

De quel renoncement s'agit-il ? Conjecture : c'est la destitution de la prégnance dans les esprits et les chairs du sexe envisagé comme rapport qu'opère la parole analysante pour peu que l'analyste ne la parasite pas de ses propres pensées.

Encore merci de votre invitation qui m'offre d'évoquer tout cela avec vous. Car je fais mienne la manière dont Foucault s'adressait à un de ses publics. La voici :

Je crois que nous sommes là essentiellement pour discuter, c'est-à-dire que je devrais ne pas parler du tout. Mais enfin je suppose que, pour que vous puissiez exercer votre droit de questions, qui sera un droit de regard et un droit critique, il faut bien que je m'expose à vos coups et, par conséquent, je vais présenter quelques propos un peu désordonnés à partir desquels j'espère que vous aurez l'occasion vous-mêmes de vous exprimer.

Ce propos fut tenu à Tunis le 4 février 1967. Il vient d'être publié dans un ouvrage dont on ne saurait sous-estimer l'importance pour l'analyse : *Folie, langage, littérature*, Paris, Vrin, 2019 (p. 170).

³⁰ De là ma proposition de changer « psychanalyse » en « spichanalyse » (*La psychanalyse est-elle un exercice spirituel ? Réponse à Michel Foucault*, Paris, Epel, 2007).